

## Lectures d'ailleurs

André Lamontagne

Volume 23, numéro 1 (67), automne 1997

Madeleine Ouellette-Michalska

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201355ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201355ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, A. (1997). Lectures d'ailleurs. *Voix et Images*, 23(1), 188–194.  
<https://doi.org/10.7202/201355ar>

Revue des revues

## Lectures d'ailleurs

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Le thème de l'ailleurs, comme chacun le sait, traverse tout entière la littérature québécoise, depuis les relations de voyage en Nouvelle-France jusqu'aux plus récentes pérégrinations en espace imaginaire, en passant par les tendances qui ont opposé les écoles poétiques. Voilà un thème qui semble également informer et regrouper les recherches qui s'écrivent dans le corpus diversifié des revues savantes.

En nous conviant à «une autre fin de siècle<sup>1</sup>», *Études françaises* propose une lecture d'un Québec ouvert sur l'extérieur dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, d'un Québec qui ne se laisserait pas réduire au discours messianiste. Repérant la présence d'idéologèmes finiséculars dans les discours critiques et littéraires, les différents articles corroborent l'hypothèse paradoxale posée par les responsables du numéro (Marie-Andrée Beaudet et Rainier Grutman), à savoir que la fin de siècle canadienne-française s'est refermée sur une ouverture.

Par leur analyse métacritique de cinq études sur la littérature française contemporaine publiées au Québec entre 1871 et 1892, Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques montrent comment les jugements négatifs et les mises en garde contre le naturalisme, le décadentisme ou le symbolisme témoignent de l'intérêt d'un certain public pour ces mouvements. L'existence d'une presse d'avant-garde — qui culmine avec la parution de *L'Écho des jeunes* — révèle aussi à quel point le décalage entre la France et le Québec s'amenuise en cette fin de siècle, du moins sur le plan de la lecture. Michel Pierssens et Roberto Benardi lèvent ainsi le voile sur un épisode peu connu de notre vie littéraire en faisant un compte rendu détaillé des activités éditoriales de Victor Grenier (aujourd'hui oublié) et d'Édouard-Zotique Massicotte. Cette avant-garde demeurera inachevée en raison des orientations prises par l'École littéraire de Montréal, mais sa fulgurante modernité

«justifierait de concevoir quelque chose comme une sociocritique des singularités, qui soulignerait non plus les déterminismes et les formations sérielles, mais les émergences non répétables et les cristallisations imprévues<sup>2</sup>». Autres exemples de cette rencontre culturelle France-Québec : le journal *Paris-Canada*, dont Daniel Chartier étudie le rôle déterminant qu'il a joué, et la visite effectuée par Brunetière au Québec, que documente Antoine Compagnon.

Ce dialogue qui se noue avec l'ailleurs emprunte d'autres voies. Selon Lucie Robert, la pièce *Denis le patriote* de Louis Guyon opère une transformation du récit traditionnel des rébellions, qui traduit une médiation des esthétiques françaises par les États-Unis. L'hypothèse ne manque pas d'attraits : à la bilatéralité du conflit des codes défini par André Belleau se substituerait donc une tension trivectorielle «entre l'anecdote (de tradition canadienne), la structure de l'action dramatique (de tradition française) et les matrices de représentativité (propres au modèle américain), qui fonderait le projet du Théâtre National<sup>3</sup>». La vogue de voyage à la fin du siècle incite Pierre Rajotte à analyser la représentation de l'Autre dans les narrations de pèlerinage en Terre sainte. Cet excellent article saisit l'idéologie complexe des récits des voyageurs canadiens-français — dont celui de l'abbé Casgrain —, qui, tout en cherchant à circonscrire une altérité qui ne correspond plus à leur vision idéalisée de Jérusalem, valorisent l'Islam à des fins politiques : «Contre toute attente, l'Autre n'est plus le musulman, avec lequel on se découvre subitement certaines affini-

tés, mais bien le libéral, le franc-maçon, le libre penseur<sup>4</sup>.» Réjean Beaudoin, pour sa part, s'intéresse à l'Autre canadien, et plus précisément à la réception critique de la littérature québécoise qui a cours au Canada anglais entre 1867 et 1901. À partir d'exemples très concrets, comme les attaques virulentes contre *L'histoire du Canada* de Garneau, l'auteur expose l'incompatibilité des horizons d'attente des deux solitudes — l'un fondé sur la mémoire historique et la survivance, l'autre sur «l'examen des conditions socio-économiques du pays, de son développement démographique et de l'accroissement de la richesse commune<sup>5</sup>».

Dans *Études canadiennes*, Carolyn Perkes explore une avenue parallèle en signant un article sur les textes de présentation qui accompagnent les romans québécois parus en traduction anglaise depuis 1960. Le discours péritextuel permet de dégager la «tendance de l'institution littéraire canadienne-anglaise à concevoir la littérature [québécoise] tout à la fois comme fiction, document et miroir<sup>6</sup>», à privilégier l'interprétation axiologique dans son processus de canonisation. Publiée sous les auspices de l'Association française d'études canadiennes, cette même revue accueille d'autres contributions d'importance, provenant souvent d'horizons variés. Ainsi, Carmen Mata-Barreiro compare la traduction de l'univers amérindien dans les relations de voyage en Nouvelle-France et dans les textes sur la Nouvelle Espagne et le Brésil pour constater la présence des mêmes facteurs d'opacité : le non-équilibre entre la langue-source et la langue-cible, la perception de l'Autre, de sa langue et de sa

culture comme «défectueux», ainsi que l'illusion universaliste.

La production récente fourmille de ces regards fructueux que porte la critique étrangère sur la littérature québécoise. Dans *Francofonía*, Lilian Pestre de Almeida consacre une longue étude à cette fresque au féminin du Québec que constitue *Le premier jardin* d'Anne Hébert. Soulignant à juste titre que la fascination des Québécois pour les arbres généalogiques relève «du point de vue imaginaire, d'un souci, sans doute aliénant et idéologiquement réactionnaire (au sens précis du mot), d'une continuité avec la Nouvelle-France et par là avec la France<sup>7</sup>», l'auteure affirme que, dans le récit hébertien, la recherche du «temps éperdu» (Glissant) prendrait plutôt la forme féminine de la synchronie. Dans *Dalhousie French Studies*, Émile J. Talbot critique de l'intérieur la vision stéréotypée des États-Unis qui se donne à lire dans *Une histoire américaine*. En présentant le Québec comme terre de paix et son voisin du Sud comme société de l'ultime violence, le narrateur du roman de Jacques Godbout se réfugierait dans un paradigme restrictif qui appartient sans doute à notre psyché nationale.

*Présence francophone* apporte un point de vue novateur sur l'émergence de la littérature acadienne et de son discours de l'exil. Contrairement à l'idée reçue qui postule un silence séculaire à la suite de la Déportation, pour situer les débuts de cette littérature vers 1860, un récit commun prenait forme sous des genres et en des lieux diversifiés durant la période post-exil. James de Finney trouve l'origine de ce récit dans un corpus fascinant et inédit: les pétitions et requêtes adressées par les

exilés aux dirigeants de la Nouvelle-Angleterre et de l'Angleterre, qu'il examine à la lumière de la pragmatique, de la narratologie et de la mythanalyse. Judith Perron considère une autre composante de la littérature en voie d'émergence: la correspondance des missionnaires de l'Acadie (1790-1830), dans laquelle les idéologues clérico-nationalistes devaient abondamment puiser, mais en occultant les éléments qui démontraient un esprit d'insubordination à l'égard du clergé ou une attitude carnavalesque. L'article abonde en exemples qui rétablissent le texte véritable de cette correspondance, comme ce cri de désespoir du prêtre Antoine Gagnon: «Que faire quand les noces sont une occasion d'ivrognerie pour le plus grand nombre de ceux qui y vont<sup>8</sup>?» Comme l'illustre l'étude de Denis Bourque, cette vision carnavalisée de l'existence trouvera son expression romanesque dans *Pélagie-la-Charrette*.

La diffusion du drame acadien proviendra en grande partie de l'extérieur: on songe bien sûr à l'*Évangéline* de Longfellow, mais aussi à l'ouvrage de l'abbé Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*. Comme l'explique Pierre Rajotte, la lecture orientée que fait Casgrain des événements, sous le couvert de la visée historiographique, concourt à accréditer «scientifiquement» une vision mythique du Grand Dérangement. On consultera également avec profit les articles de Pierre M. Gérin et de Donald Deschênes, qui se penchent respectivement sur un ethnotexte (*Le livre de voyage de fortune 1825* de Célestin Robichaud) et les chansons locales en tant qu'apport à la littérature en voie de formation.

L'ici et l'ailleurs sont au cœur de l'œuvre de Pierre Vadeboncœur, s'il faut en croire ses exégètes réunis par *Études littéraires* dans un numéro qui fera date. Pour Paul-Émile Roy, l'écriture de Vadeboncœur, tout en s'enracinant dans la société québécoise et la culture de son temps, se veut «l'expérience même de la distance<sup>9</sup>». Louis Francœur met en évidence le même processus de dédoublement dans les modalités d'être du moi artiste, le créateur de culture devenant l'interprète de son œuvre tout en appartenant à la fois à une communauté donnée et à «la conscience illimitée et indivise du monde de l'art<sup>10</sup>». Pascaline Gerardin en arrive à une conclusion similaire dans son approche sémiotique des textes «poétiques» de Vadeboncœur, considérant le discours artistique comme un signe parallèle, un réel à advenir.

Dans une perspective différente, Janusz Przychodzen confronte l'Amérique d'Alexis de Tocqueville à l'Amérique de Vadeboncœur — celle de l'âge d'or et celle du déclin — pour parvenir à cet élégant paradoxe : «Vadeboncœur réclame le Québec profondément américain tout en accusant l'Amérique de ne plus l'être<sup>11</sup>». Si la France figure l'ailleurs mythique de l'essayiste québécois, André Maindron, de l'Université de Poitiers, joue malicieusement les trouble-fête en se moquant de l'amour adorant que porte Vadeboncœur à son pays, notamment dans les *Lettres à la France* et les *Essais inactuels*. Dans un article stimulant, Jane Everett se penche sur la traductibilité des essais de Vadeboncœur après avoir rappelé qu'ils n'ont suscité aucune traduction ou essai critique important. L'opération jette une

lumière inédite sur les traits formels et esthétiques du style de l'auteur et, au-delà, de l'écriture essayistique. Un inédit de Vadeboncœur complète ce dossier varié en abordant à coups d'aphorisme la question de la culture sous l'angle de l'action d'écrire.

### Du côté de la poésie

La fascination pour l'imaginaire urbain a produit plusieurs travaux intéressants ces dernières années. À cette liste s'ajoute le numéro d'*Ellipse* intitulé «Montréal, une ville de poèmes». Pierre Nepveu ouvre le dossier en interrogeant les modes d'appropriation poétique de la ville depuis les années quarante jusqu'à aujourd'hui. Le grand intérêt de l'article réside dans la comparaison entre les productions francophone et anglophone, qui n'ont peut-être en commun que le «thème de l'inachèvement, de l'imperfection, de la confusion, voire du ratage de Montréal en tant que ville<sup>12</sup>». Le choix de textes en traduction qui suit permet au lecteur de découvrir ou de relire les grands poètes anglophones de Montréal : A. M. Klein, Louis Dudek, Earle Birney, Leonard Cohen, etc.

L'aspect ludique de la poésie se veut également l'objet de récentes recherches. Sous la direction de Lucie Bourassa, *Tangence* fait place à «L'humour de la poésie». Désamorçant la conception sérieuse de la poésie héritée du romantisme, Pierre Léon démontre au contraire que les «Stratégies discursives de l'humour et de la poésie» s'avèrent identiques : l'ambiguïté et la surprise<sup>13</sup>. Daniel Grojnowski lève le voile sur un corpus savoureux composé de parodistes, de fumistes et de fantaisistes qui ébranle la position théorique

d'un Jean Cohen, selon lequel le plein engagement de l'énoncé poétique s'oppose à la distanciation du comique. C'est encore contre Cohen que Laurence Bourgault, dans *Le Courrier du centre international d'études poétiques*, procède à un examen détaillé des rapports qu'entre-tiennent poésie et ironie, au terme duquel le critique conclut que «la véritable cible de l'ironie est peut-être moins le poète ou le poème que le risque qu'encourt toute poétique de confondre le poème et la poésie<sup>14</sup>».

### À l'ombre du texte, prise 2

Dans notre dernière chronique, nous faisons écho à l'importance croissante de la réflexion sur le méta-texte. L'actualité nous oblige à faire retour sur la question. Mentionnons d'abord la polémique qu'a engagée Robert Giroux en signant un texte de présentation plutôt musclé dans le dossier que *Mœbius* consacre à la critique. Constatant que «depuis une trentaine d'années, le milieu culturel cultivé [...] s'est fait damer le pion par le monde ou la dynamique des médias de grande consommation<sup>15</sup>», l'auteur déplore que le modèle du show business se soit substitué au discours interrogateur et souligne l'absence d'éthique qui s'ensuit. Rappelant le sort fait au livre de Robert Yergeau sur le système des prix littéraires au Québec, François Tétrault, dans un texte intitulé «Les vicaires du préjugé», s'en prend aux «flics et inquisiteurs au micro» ainsi qu'à la «junte journalistique<sup>16</sup>».

Philippe Haeck élargit la cible, opposant aussi bien la lecture universitaire que journalistique à la véritable écoute, la lecture amoureuse. Dans la même veine polémique, Michel Ratté dénonce le terrorisme

critique qui sévit dans le milieu de la musique savante. Sur un ton plus serein, certains articles enrichissent la réflexion de perspectives diversifiées : Jean-Pierre Latour sonde les liens entre l'écriture et l'œuvre visuelle, Iro Valaskakis-Tembeck parle de la difficulté «(D)'écrire la danse», tandis que Monique Langlois s'intéresse à la critique en vidéo de création.

Les écrivains-critiques seraient-ils des agents doubles? C'est là la question que pose une livraison récente d'*Études françaises* en s'inspirant du titre d'un ouvrage de Pierre Mertens<sup>17</sup>. Les réponses sont variées et partagent les collaborateurs en deux camps. Selon Jacques Brault, la réversibilité entre écrire et lire relève du fantasme et si une distinction doit être maintenue entre les deux types de travail, il arrive que dans les écrits critiques des écrivains se produise «un emmêlement de deux mémoires profondes, celle d'une lecture libérée de son utilitarisme et celle du sans-fond où séjourne par nécessité l'écriture orphique<sup>18</sup>». Antoine Compagnon insiste lui aussi sur la nature fondamentalement distincte d'actes de langage différents, régis par différentes intentionnalités, voyant un désastre là où le lieu commun moderne voit une chose féconde et heureuse : dans la confusion de l'écriture fictionnelle et de l'écriture critique.

À l'opposé, Jeanne Demers cherche à réduire le fossé écrivain/critique en substituant à la traditionnelle dichotomie une dynamique poétique/critique/écriture qui oeuvrerait à une même cause au moyen du langage. C'est aussi le point de vue de Françoise Gaillard, qui, prenant l'exemple de Barthes, reconnaît comme «écrivain le critique qui

engage sa lecture comme son écriture à une responsabilité de la forme, conscient qu'une seule et même vérité se cherche, commune à toute parole, qu'elle soit fictive, poétique ou discursive<sup>19</sup>. Enfin, Régine Robin analyse une position médiane, le cas intéressant que présente « L'auto-théorisation d'un romancier : Serge Doubrovsky ».

### Commemorons...

Pour célébrer ses vingt ans, *Possibles* rendait hommage à deux membres de l'équipe de fondation de la revue, Roland Giguère et Gaston Miron, triste présage d'un décès qui allait survenir quelques semaines plus tard. C'est donc avec émotion que l'on entend le « monologue extérieur de Miron » dans un carnet de voyage tenu par Jean Royer<sup>20</sup>. De ce dossier, nous retiendrons également un texte de Normand Baillargeon, qui dégage les grandes lignes de la réflexion esthétique que tisse discrètement, entre Platon et les surréalistes, l'œuvre poétique de Giguère.

De son côté, *Jeu* fête son 80<sup>e</sup> numéro, celui de septembre 1996, en invitant une multitude de metteurs en scène, de comédiens et de praticiens de la scène à jeter un regard rétrospectif sur les deux décennies de théâtre qui viennent de s'écouler. L'ensemble est intéressant, varié et oscille entre le retour nostalgique sur les grands moments de la dramaturgie québécoise et la réflexion critique d'un Marco Micone, qui témoigne de la douloureuse expérience d'avoir osé parodier « Speak White ».

« Et Expo 67, vous y étiez? », ont demandé les médias tout l'été. Eva-Marie Kroller<sup>21</sup> va au-delà des appa-

rences pour montrer que, en dépit de l'esprit anti-hégémonique associé à l'événement, les modes de représentation déployés maintenaient au bas de la hiérarchie femmes, francophones et Amérindiens. En ce sens, Expo 67 s'avéra effectivement un miroir du pays centenaire, mais peut-être pas celui souhaité. Dans cette même livraison de *Canadian Literature* consacrée aux années soixante, Jeanne Demers trouve des constantes dans les textes québécois à portée manifestaire. En plus de ramener à la surface quelques perles ou hérésies de l'époque (« Place à l'orgasme »; « Acceptation globale »; « L'assimilation, pourquoi pas<sup>22</sup>? »), l'article expose les structures et la rhétorique du discours revendicateur en s'appuyant, entre autres, sur les différents manifestes du FLQ.

À signaler :

- L'ironique et savoureux autoportrait de Jacques Poulin paru dans *Lettres québécoises*<sup>23</sup>.
- Le numéro 39 de la revue *Arcade*, dans lequel six auteures québécoises nous disent quelles sont les écrivaines d'hier et d'aujourd'hui qui les ont le plus influencées dans leur démarche d'écriture<sup>24</sup>.
- La naissance d'une chronique cousine, consacrée aux « Revues scientifiques », que signe désormais Max Roy dans *University of Toronto Quarterly*<sup>25</sup>.

1. Marie-Andrée Beaudet et Rainier Grutman, « Québec, une autre fin de siècle », *Études françaises*, vol. XXXII, n° 3, automne 1996.

2. Michel Pierrssens et Roberto Benardi, «L'Echo des jeunes: une avant-garde inachevée», *ibid.*, p. 24.
3. Lucie Robert, «Patriots-on-Broadway. Denis le patriote de Louis Guyon», *ibid.*, p. 80.
4. Pierre Rajotte, «La représentation de l'Autre dans les récits de voyage en Terre sainte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle», *ibid.*, p. 111.
5. Réjean Beaudoin, «Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901)», *ibid.*, p. 66.
6. Carolyn Perkes, «Le pays incertain en traduction anglaise, 1960-1990: seuils et écueils de l'identité littéraire au Canada», *Études canadiennes*, n° 41, 1996, p. 42.
7. Lilian Pestre de Almeida, «Le premier jardin: mémoire collective et mémoire individuelle dans le roman d'Anne Hébert», *Francofonie*, n° 30, printemps 1996, p. 33.
8. Judith Perron, «La correspondance des missionnaires (1790-1830) et le récit de l'histoire acadienne», *Présence francophone*, n° 49, 1996, p. 28.
9. Paul-Émile Roy, «L'écriture comme expérience de la culture chez Pierre Vadeboncoeur», *Études littéraires*, vol. XXIX, n° 2, automne 1996, p. 14.
10. Louis Francœur, «Le créateur de culture», *ibid.*, p. 46.
11. Janusz Przychodzen, «Tocqueville mis en scène par Vadeboncoeur», *ibid.*, p. 62.
12. Pierre Nepveu, «Une ville en poésie. Montréal dans la poésie québécoise contemporaine», *Ellipse*, n° 56, 1996, p. 16. Ce texte est d'abord paru dans *Montréal imaginaire*, Montréal, Fides, 1992.
13. Pierre Léon, «Stratégies discursives de l'amour et de la poésie», Lucie Bourassa (dir.), «L'humour de la poésie», *Tangences*, n° 53, décembre 1996, p. 28-46.
14. Laurence Bourgault, «Ironie et poésie», *Le Courrier du centre international d'études poétiques*, n° 211, juillet-septembre 1996, p. 21.
15. Robert Giroux, «Présentation», *Mæbius*, n° 72, printemps 1997, p. 6.
16. François Tétreau, «Les vicaires du préjugé», *ibid.*, p. 16.
17. Pierre Mertens, *L'agent double*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1989.
18. Jacques Brault, «Le soleil et la lune», *Études françaises*, vol. XXXIII, n° 1, printemps 1997, p. 14.
19. Françoise Gaillard, «L'agent simple», *ibid.*, p. 42.
20. Jean Royer, «Le monologue extérieur. Extraits d'un journal de voyage en France avec Gaston Miron», *Possibles*, vol. XXI, n° 1, 1997, p. 51-68.
21. Eva-Marie Kroller, «Expo '67: Canada's Camelot?», *Canadian Literature*, n°s 152-153, printemps/été 1997, p. 36-51.
22. Jeanne Demers, «Autour de la question linguistique: le manifeste québécois des années '60-'70», *ibid.*, p. 17-35.
23. Jacques Poulin, «Un coup de fil de Jack», *Lettres québécoises*, n° 83, automne 1996, p. 7.
24. Germaine Beaulieu (dir.), «Ces femmes qui nous inspirent», *Arcade*, n° 39, 1997.
25. Voir Max Roy, «Revue scientifique», *University of Toronto Quarterly*, vol. LXVI, n° 1, p. 49-70.